

Discours
Christian Pichot-Duclos

Petit-fils d'un ancien détenu français du camp de concentration de Farge

C'est un grand honneur et une grande émotion pour moi de m'exprimer devant vous au nom d'une génération, celle, la première, qui n'a pas connu les hommes déportés qui sont morts ici. Ce privilège, que l'on doit au hasard de notre naissance, nous place à mi-distance de ces événements tragiques : trop loin pour en souffrir comme ont pu en souffrir nos parents, assez près pourtant pour en être touchés, intimement.

Il est illusoire de prétendre parler au nom de cette génération, tant les expériences doivent être différentes selon les nations, les villes et les familles concernées par le drame de la déportation. Mais nous avons tous en commun la perte d'un être, cher aux cœurs de nos pères, de nos mères ou de nos tantes et dont la disparition précoce, dans d'affreuses circonstances, a bouleversé la vie.

Je suis né 10 ans après la mort de mon grand-père et je ne connais de lui que le visage d'un homme aux yeux clairs, sur une même photographie que je découvrais chez ma grand-mère, chez mon oncle ou chez mes tantes. Je suis né dans une famille d'auvergnats peu enclins à l'étalage de leurs sentiments, surtout devant leurs enfants. Ils étaient, ils sont encore, avares de confidences et d'une pudeur extrême quand il s'agit d'évoquer leurs chagrins.

Quand je fus en âge de comprendre cette histoire, le temps avait fait son œuvre et la douleur de ma famille s'était suffisamment estompée pour qu'elle ne juge pas utile de m'en accabler, ni de laisser paraître la rancune qu'elle pouvait nourrir envers un ennemi héréditaire, même si, la plupart de ses membres, dans le secret de leur cœur, ne faisaient guère le tri entre les légions nazies et le peuple allemand, entre la patrie de Goethe et la patrie d'Hitler. Avec ma sœur et mes cousins, nous étions les enfants de la paix retrouvée, de la prospérité et notre simple existence renvoyait le malheur dans le passé, ce qui était confortable pour nous, et devait être aussi salutaire pour eux.

Notre génération n'a jamais manqué de rien. Il était, et il est toujours, très difficile pour nous d'imaginer les drames et les privations de la guerre et plus encore de comprendre la souffrance de ces hommes qui furent ici privés de tout. Quand, enfants, nous posions des questions, le plus souvent les réponses restaient évasives. Un silence brutal interrompait parfois la conversation et le regard bleu de mon père se perdait dans le lointain. Les plaies étaient, et sont toujours restées à vif.

Il nous fallait entrer dans ce drame familial de façon détournée, chacun à sa manière. Pour moi ce fut par l'étude de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, par la lecture des témoignages de Raymond Portefaix, Henri Joannon ou Serge Landes, par la découverte de l'implication mémorielle de Jean et de Roger Cassagne. Moins pour aller à la rencontre de ce grand-père inconnu que pour satisfaire une curiosité historique, acquérir une meilleure compréhension de ces horreurs. Mais on est toujours un peu plus concerné qu'on ne le croit quand c'est le père de son père (même si on ne l'a pas connu) qui a, avec ses compagnons de misère (dont on connaît les enfants) été affamé, épuisé et battu jusqu'à la mort, dans ce que Henri Joannon qualifiait de « bagne maudit ».

Toute une vie d'homme nous sépare de cette tragédie et depuis quelques années les commémorations successives sont heureusement plus apaisées, à l'image de notre génération. En France comme en Allemagne elles changent de nature. En témoigne ici la présence de Frieder et de Britta, citoyens allemands qui vivent avec nous en Auvergne, et nous accompagnent dans chaque cérémonie du souvenir, ce qui aurait été inconcevable il y a seulement quelques années. En témoignent la stèle que nous avons érigée en 2012 dans l'espace de Recueillement de Neuengamme, ou encore la présence à Murat des autorités allemandes, pour la première fois depuis les événements, en juin 2014. Personne n'oubliera l'incroyable émotion qui a saisi ce jour-là les familles et les officiels français et allemands, au cours de l'allocution de M. Christian Weber, président du Parlement de Brême, à l'endroit même où nos concitoyens furent rassemblés avant d'être déportés.

Aujourd'hui nous sommes à nouveau ensemble ici, en Allemagne, pour inaugurer le Mémorial du bunker Valentin, cette cathédrale de béton qui fut le pivot de ce *Kommando* qui a coûté la vie à tant de Muratais. Parmi eux il y avait:

Pierre AVRIL, le père de Maurice

Pierre CASSAGNE, le père de Jean et de Roger, le grand-père d'Olivier

Jean DELPIROU, le père de Marie-Thérèse

Gabriel GEORGET, le père d'Arlette

Marius HIVERNAT, le grand-père de Marc

Norbert LANEZ, le grand-père de Raymond

Jean LEVET, le père de Geneviève, le grand-père de Nadine

Jean et Marcel RANCILHAC, le père et l'oncle de Michèle

Parmi eux il y avait aussi mon grand-père.

Il était un chef de famille respecté, marié et père de 2 fils qui n'avaient que 9 et 18 ans.

Il était aussi le frère aîné de 4 sœurs qui l'adoraient.

Il était pâtissier place de l'église, comme l'était son père et comme son fils aîné le sera.

Son métier était de fabriquer des gâteaux que l'on mange même quand on est repu.

Ici, il mourait de faim.

Il passait ses hivers à transpirer devant son four à copeaux qui chauffe toute la maison.

Ici, il mourait de froid.

Il pouvait faire 100 kilomètres à vélo pour se fournir en tabac auprès de ses sœurs buralistes. Ici, il échangeait sa maigre pitance contre quelques cigarettes.

Ici, il n'était qu'un numéro matricule, le 36 862 et n'avait même plus de nom, c'est pourquoi aujourd'hui j'aime tant prononcer le sien:

Emile PICHOT-DUCLOS, mon grand-père, mort le 12 décembre 1944, mort avec ses camarades, sous les coups, mort de froid, de faim, d'épuisement. Il n'avait que 41 ans et son petit-fils a déjà vécu 20 ans de plus que lui.

Ce Mémorial, témoigne de l'important travail de mémoire que votre pays a engagé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est un

travail considérable qui était nécessaire pour que nos 2 Etats réconciliés puissent tirer ensemble les leçons des heures sombres de notre histoire, commune et si longtemps antagoniste. Ensemble nous sommes la preuve que l'idéologie de ceux qui croyaient que certains humains n'étaient pas vraiment des hommes, ne peut rien contre les forces de vie et de paix de 2 peuples rassemblés.

Pour conclure, je veux enfin vous remercier de l'honneur qui m'a été fait de pouvoir m'adresser à vous, au nom des familles de déportés de mon pays.

Merci pour cette cérémonie très émouvante, et s'il était besoin de justifier l'édification de ce Mémorial, je n'en retiendrais qu'une seule raison, sans doute la plus importante, celle d'avoir donné un peu de chair et de sang à ce grand-père abstrait et à tous ces hommes que nous n'avons pas connus, qui ont souffert, et qui sont morts ici.